

GEORGE SAND et Le RISORGIMENTO

*RISORGIMENTO*¹ qui peut se traduire par renaissance ou résurrection représente dans l'Histoire de l'Italie, la période qui s'étend de 1848 à la proclamation du Royaume d'Italie en 1861 – les Italiens ont commémoré en 2011 son cent-cinquantième anniversaire – mais, sans doute, peut-on étendre cette période jusqu'à la proclamation de Rome comme capitale en septembre 1870, qui marquera le terme de cette unification et la faire commencer en 1830. George Sand vécut donc ces événements et, comme nous le verrons, intensément. Mais pour les comprendre il faut évoquer la situation qui les provoqua.

Prémices

Avant de devenir UNE, l'Italie aura traversé un long processus d'unification. Déjà, sous le Directoire le général Bonaparte, puis sous l'Empire Napoléon 1^{er} y avaient créé, non sans heurts souvent violents, des Républiques sœurs – ligurienne (Gênes), cisalpine (Lombardie), parthénopéenne (Naples) ...- dotées chacune d'une Constitution basée sur celle de la République française de l'an III qui prévoyait d'instaurer des Chambres élues au suffrage censitaire –masculin- à deux degrés. Ces républiques furent bientôt réunies, en 1802, dans une République italienne. Quelques mois après son sacre comme Empereur le 2 décembre 1804, il se fit sacrer roi d'Italie, dans le Duomo de Milan le 26 mai 1805² et, plus tard, son fils et dauphin fut proclamé roi de Rome.

Ces événements avaient entraîné, ici et là, des mouvements de résistance insurrectionnelle menés par des sociétés secrètes, bouleversé les classes sociales au profit de la bourgeoisie, entretenu un ferment de nationalisme, plus vivace dans l'Italie du Nord, qui ne tarda pas à se développer alors que la Sainte Alliance avait restauré le pape dans ses États.

Dès 1814 en effet, la Sainte Alliance des coalisés vainqueurs (Autriche, Prusse, Russie et Angleterre) lors du Congrès de Vienne qui suivit la première abdication de Napoléon 1^{er}, remodela l'Europe en établissant un cordon sanitaire entre la France et les monarchies européennes afin d'éviter une résurgence des événements révolutionnaires qui avaient tant ébranlé l'Europe. La France y perdit ses conquêtes de la Révolution et de l'Empire et l'Autriche recouvra ses positions en Italie en particulier par la création du Royaume lombard-vénitien dont le roi n'était autre que l'empereur d'Autriche-Hongrie. Mais son influence débordait largement de ce cadre.

¹ Pour toute cette période on consultera avec profit Annarosa Poli, *L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de George Sand*, Armand Colin, 1960.

² Alors que Eugène de Beauharnais devenait vice-roi d'Italie, jusqu'en 1814. Joseph Bonaparte, puis Murat, roi de Naples. Rappelons également qu'à deux reprises les papes Pie VI et Pie VII furent enlevés de Rome par Bonaparte en 1797 puis en 1809, et installés à Valence pour le premier puis à Fontainebleau pour le second. Durant cinq ans 1809-1814 le pape fut dépossédé de son pouvoir temporel et ses États firent partie du Royaume d'Italie.

En effet les duchés – Parme, Toscane, Modène, Lucques – étaient l’apanage de princes allemands et autrichiens et l’Autriche avait placé sous surveillance le royaume



Deux Siciles. Le pape, souverain temporel d’États qui occupaient une partie de l’Italie centrale de Rome à Bologne, pouvait compter sur la protection autrichienne. Seul dans la péninsule le Royaume de Piémont-Sardaigne échappait encore à l’emprise autrichienne tout en conservant –une monarchie qui s’empressa d’effacer les dispositions libérales et démocratiques établies depuis 1792 par les Français. Mais si l’absolutisme avait triomphé partout – il n’existait nulle part d’assemblées élues – ces événements avaient laissé dans tous ces États des oppositions libérales de plus en plus contestataires.

Rien d’étonnant, dès lors, de voir se constituer des sociétés secrètes désireuses de lutter contre l’ordre établi comme la Carbonaria – la Charbonnerie³ – qui voit le jour en Italie vers 1817 et s’étend peu à peu à travers toute la péninsule provoquant, en divers endroits, des agitations durement réprimées. A la suite de la Révolution de 1830 en France cette agitation prend un caractère révolutionnaire dans les duchés mais aussi dans les États pontificaux. L’Autriche, craignant sa propagation, intervient durement et parvient à rétablir l’ordre en prêtant main-forte aux souverains

³ Qui fut également active en France sous la Restauration et les premières années du règne de Louis-Philippe.

concernés, sans pouvoir cependant se défaire des carbonari qui continuent leur lutte en Italie, alors que d'autres émigrent pour organiser et continuer le combat.

C'est le cas de Giuseppe Mazzini, jeune avocat génois, qui, un moment emprisonné, choisit l'exil et part vers la France en 1831. De Marseille, insatisfait par la Charbonnerie qui, juge-t-il, ne s'appuie pas suffisamment sur le peuple, il fonde le mouvement *Jeune Italie* et s'impose peu à peu, non sans lutte, comme une figure essentielle dans les milieux du *Risorgimento* naissant.

Giuseppe MAZZINI

La première lettre connue de Mazzini à Sand est datée de Londres, 19 avril 1842. Il a lu depuis plusieurs années la romancière et apprécié plus particulièrement ses *Lettres d'un voyageur*, publiées d'avril 1834 à mai 1836 dans *la Revue des Deux Mondes* – les trois premières d'ailleurs écrites à Venise – et dont certaines ont un caractère politique affirmé, vis-à-vis du pape Grégoire XVI qui venait de condamner Lamennais (*L'ennemi du Pape*), du pouvoir des princes (Talleyrand) enfin celle dédiée à Éverard (Michel de Bourges) où elle se revendique républicaine⁴.

Ils partagent un grand nombre d'idées : spiritualistes, leur vision de Dieu n'est pas celle du catholicisme dont ils dénoncent un dogme prôné par une hiérarchie papale qui en interdit toute discussion et se range du côté des puissants alors que l'Évangile prend la défense des humbles. Le slogan de Mazzini *Dieu et le Peuple* – qui, au passage, aurait parfaitement convenu à l'abbé de Lamennais – résume tout à fait leur vision. Ainsi George Sand, qui fréquente les exilés polonais et déplore le sort de leur nation occupée et opprimée par les Russes, ne peut être indifférente à la lutte des Italiens contre l'absolutisme dont ils sont, eux aussi, les victimes. Enfin ils se reconnaissent tous deux dans les théories politiques, sociales et religieuses de Pierre Leroux que George Sand avait adoptées pour les adapter à ses propres convictions. Mazzini le considérait alors comme le plus grand penseur français sauf que ce dernier prônait une action pacifique pour instaurer une république, alors qu'ils pensaient ne pouvoir le faire qu'au prix d'une lutte armée menée par le Peuple. Ainsi écrivait-elle à Mazzini à son propos :

« ... il est possédé d'une rage de pacification, d'une horreur de la guerre qui va jusqu'à l'excès et que je ne saurais partager. Blâmer la guerre dans la théorie de l'Idéal, c'est tout simple, mais il oublie que l'Idéal est une conquête, et qu'au point où en est l'humanité, toute conquête demande notre sang⁵. »

Car l'unification de l'Italie demande d'atteindre trois objectifs. Tout d'abord chasser l'Autriche des états qu'elle occupe ou contrôle, ensuite résoudre le problème des États du Pape qui coupaient en deux la péninsule, autrement dit retirer

⁴ G. Sand, *Lettres d'un voyageur*, Chronologie et introduction par H. Bonnet, Garnier-Flammarion, 1971. Lettres III, VIII et VI.

⁵ *Corr.*, t.VIII, à G. Mazzini, 25 janvier 1848.

définitivement au Saint-Siège son pouvoir temporel, enfin mettre d'accord tous les intervenants sur ce programme en s'assurant de la participation du Peuple. Un peuple italien qui ne doit rien attendre des puissances extérieures, hormis leur neutralité : *Italia fara da se*.

Cependant la mort de Grégoire XVI en 1846, ce pape qui avait condamné Lamennais, en 1834, par l'encyclique *Singulari nos* pour son livre *Paroles d'un croyant*, ce petit livre « immense par sa perversité », entraîna l'élection de Pie IX qui fut saluée par des manifestations d'allégresse⁶ et, en effet, le nouveau pape prit, sans tarder, des mesures libérales : créations d'un conseil municipal à Rome et d'un conseil des ministres, amnistie pour les condamnés politiques... qui allaient dans le sens d'une libéralisation de ses États. Mais la Curie fut la plus forte et les réformes attendues en restèrent là.

La Lettre au Pape de Mazzini

Durant l'été 1847 Mazzini estimant que le temps est venu d'agir se décide à écrire une *Lettre au Pape* pour l'inciter à bénir cette idée d'unification en rejetant la tutelle de l'Autriche. Cette lettre, datée du 7 septembre 1847 est jetée par un de ses amis dans le carrosse de son destinataire en visite dans sa ville⁷.

Que contient-elle ?

Une affirmation : « Le catholicisme s'est perdu dans le despotisme [aussi] plus personne ne croit ». Dès lors que doit-il faire pour faire face à cette situation ? abandonner son pouvoir temporel et se débarrasser de la tutelle des princes qui oppriment la Pologne et l'Italie et prendre la tête de la croisade : « SOYEZ CROYANT, ayez en horreur d'être roi, homme politique, homme d'Etat » afin d'unifier sa patrie l'Italie. « Ne vous arrêtez pas devant l'idée d'être le promoteur d'une guerre ». Point n'est besoin d'agir lui-même, seulement de bénir celui qui agira en son nom. Cette unification, volonté divine, qui « fait partie d'un dessein providentiel » est souhaitée par tous. Aussi, le prévient-il, elle se réalisera AVEC VOUS OU SANS VOUS ».

Le pape se borna à déplorer publiquement que « ceux qui n'ont rien à perdre, aiment les troubles et la sédition »

Quelques semaines plus tard Mazzini se rend à Nohant⁸. Sans aucun lui parla-t-il de la lettre adressée au pape qu'il lui communiqua quelque temps plus tard. George Sand la trouvant « fort belle » se décida bientôt à la traduire pour tenter de la publier dans un journal à grand tirage. Cela ne se fit pas sans mal car le gouvernement de Louis-Philippe, sans être clérical, tenait à ménager le Saint-Siège. Elle finit par convaincre le directeur du quotidien national *Le Constitutionnel*⁹ qui n'était pourtant pas de ses idées, mais qu'elle savait hostile au gouvernement de Louis-Philippe

⁶ Il faisait suite à des papes très conservateurs –*zelanti* : Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI.

⁷ Voir G. Sand, Une Lettre de Mazzini, in *Questions politiques et sociales*, Éditions d'aujourd'hui, 1977, pp. 175-195.

⁸ Les 30 octobre et 1^{er} novembre 1847.

⁹ Propriétaire : le docteur Véron qui lui avait publié en feuilleton *Jeanne* en 1844.

(7.02.1848). En réalité la traduction publiée sera singulièrement augmentée car encadrée par une introduction puis et suivie de commentaires de sa traductrice, d'une étendue nettement supérieure à la lettre de Mazzini.

La publication de George Sand

La note d'introduction pose sans détour la situation du moment. L'élection de Pie IX à qui « Dieu a donné plus d'intelligence et d'énergie qu'à son prédécesseur¹⁰ » a suscité de grands espoirs car il semblait vouloir provoquer les changements politiques nécessaires dans cette Europe dont les peuples exigent des libertés que les princes en place leur refusent. Or, il s'est arrêté dans ses réformes en embarrassant jusqu'aux « esprits justes ! Est-il, pense-t-on, un imprudent qu'il faut modérer ? un insensé à la tête d'une croisade vouée à l'échec ? un saint destiné à renouveler la face du monde ? » à moins d'être, comme le pensent les socialistes, « un impuissant condamné à lutter entre l'ancienne foi qui s'écroule et dont il soutient en vain les débris, et une régénération qui le tente, mais qu'il ne pourrait accomplir sans abjurer son orthodoxie et sans se faire hérétique » ? Pourtant, insiste-t-elle, il y a urgence à rechercher comment l'humanité pourra, sans bouleversement, progresser vers une société plus juste et fraternelle.

Dans le commentaire qui suit la traduction elle reprend sa réflexion sur le rôle qu'il doit assumer désormais : « Qu'il soit chrétien » selon la doctrine de Jésus, car « le christianisme est l'amour de l'humanité et la destruction de l'esclavage. » « Avocat de Dieu sur terre » il doit, en conséquence, se consacrer, uniquement, à son pouvoir spirituel, car l'évangile n'a jamais exigé du successeur de Saint-Pierre de se soumettre aux pouvoirs temporels, encore moins de les endosser. S'il ne le fait pas et s'il persiste à garder « le silence en face de la Pologne égorgée, de l'Irlande mourant de faim¹¹, de tous les peuples exploités par la classe des possédants » et à bénir « les meurtriers » coupables d'attentats contre l'humanité, il les accompagnera dans une chute désormais inéluctable. C'est sur cette mise en garde qu'elle clôt son commentaire :

« Il y a bien longtemps que le chef de l'église est mort et avili sur le siège pontifical. Ce mutisme peut devenir une mortelle paralysie. Il appartient à Pie IX de rompre le silence de la peur et de l'ineptie. S'il ne le fait point, il est probablement le dernier pape. Homme intelligent et brave qui l'en empêcherait ? le manque de foi. La papauté finirait par un sceptique. Voilà

¹⁰ Celui-là même qui avait condamné Lamennais : Grégoire XVI le troisième des papes dits « zelanti » (Léon XII, Pie VIII) hostiles à toute réforme

¹¹ La destruction, causée par un champignon, de la pomme de terre, composante essentielle de la nourriture irlandaise, entraîna une famine qui fit plus d'un million et demi de morts et une émigration massive de 1845 à 1849. L'Irlande perdit presque la moitié de sa population. Ni le gouvernement anglais ni le Pape n'intervinrent.

pourquoi on lui crie une parole qui doit retentir dans son cœur : Courage, Saint-Père ! soyez chrétien ! »

Cette mise en garde, si elle n'entraîna aucune réaction publique du Saint-Siège ne manqua pas d'aggraver la mauvaise réputation dont elle jouissait au sein de la hiérarchie catholique depuis la *Lélia* de 1833.

Insurrections en Europe

Toutefois l'agitation ne cessait pas. Le 12 janvier 1848 Palerme se couvre de barricades. Le roi des Deux-Siciles, Ferdinand II, fait bombarder la ville, mais les troupes gouvernementales se replient sur Messine. Le 29 janvier il accorde l'amnistie aux prisonniers politiques puis une constitution à ses sujets, imité bientôt par le grand-duc de Toscane. Mais les événements révolutionnaires touchent la France. Le roi Louis-Philippe abdique le 24 février après deux jours d'émeutes parisiennes. La République est proclamée et le Suffrage universel – masculin – institué. George Sand accourt à Paris, se met à la disposition d'un gouvernement autoproclamé mais provisoire en attente d'élections générales, rencontre à Paris Mazzini, lui fait délivrer un droit de libre circulation sur tout le territoire et se lance dans l'action politique en écrivant pour le compte du gouvernement *les Bulletins de la République*, rédige des brochures pour tel ou tel ministre, et fonde même *La Cause du peuple*, un journal qui aura une vie éphémère en raison de la victoire des réactionnaires aux élections d'avril 1848.

Cependant la Révolution en France avait embrasé l'Europe : Prague, Vienne se révoltent, et si l'octroi d'une constitution par le roi de Piémont-Sardaigne calme les Piémontais, Venise proclame la République après avoir chassé les Autrichiens (17 mars). Milan s'insurge à son tour, repousse les troupes du général autrichien Radetzky – le même que Johann Strauss père immortalisera par sa *marche* – et presse le roi du Piémont Charles-Albert d'intervenir militairement afin de chasser définitivement les Autrichiens de la Lombardie. Le 23 mars la guerre est déclarée, et Mazzini se rend à Milan où il est accueilli chaleureusement par la population, mais des dissensions ne tardent pas à apparaître chez les dirigeants et le pape qui avait soutenu le mouvement, allant jusqu'à bénir les volontaires qui partaient rejoindre l'armée piémontaise, s'empresse de faire volte-face le 29 avril en leur demandant de ne pas engager le combat et de se borner à défendre les États pontificaux. Le 15 juin, George Sand écrit à Mazzini :

« Je vois l'Europe civilisée se précipiter, par l'ordre de la Providence, dans la voie des grandes luttes. Je vois l'idée de l'avenir aux prises avec le passé. Ce vaste mouvement est un immense progrès, après les longues années de

stupeur qui ont marqué un temps d'arrêt dans la forme des sociétés opprimées. [...] Il serait donc insensé de désespérer...¹² »

Car, malgré la défaite subie lors des élections d'avril par les républicains français, elle persiste à croire à la vertu du suffrage universel, même si le peuple, qui n'a pas mis sa confiance dans ses propres éléments, n'est pas actuellement mûr pour se gouverner seul. Mais, assure-t-elle, il fera son apprentissage et, après tout l'avenir de la démocratie n'a-t-elle pas été préservé par le maintien de la République ? Ce bel optimisme sera entamé quelques jours plus tard par « l'égorgement » des ouvriers parisiens insurgés à la suite de la suppression des Ateliers nationaux, suppression brutale qui entraînait un chômage massif sans aucun secours. La répression fit quatre mille morts dont 1 500 fusillés sans jugement par l'armée. La réaction était victorieuse et Paris maté durablement.

En Italie, un mois plus tard, Radetsky bat l'armée piémontaise le 25 juillet à Custoza, et le roi du Piémont se résout à demander un armistice que Radetzky accepte. Une nouvelle fois Mazzini, qui dénonce et la trahison du pape et celle du roi du Piémont, reprend le chemin de l'exil pour se réfugier en Suisse. L'ordre est rapidement rétabli dans toute la péninsule qui retourne à ses monarques à l'exception de la République de Venise qui résiste toujours. Après un très long siège elle capitulera sans conditions le 23 août 1849.

La première guerre d'indépendance a été gagnée par l'Autriche.

Cette défaite n'empêche pas l'agitation de persister ici et là. Mazzini lui-même, à la fin du mois d'octobre 1848, lance une opération armée à partir de Locarno en direction de Milan. Mais l'expédition trop hâtivement préparée, échoue. La correspondance avec Sand se poursuit, sans toutefois nous révéler les pensées politiques de deux interlocuteurs qui savent que leur correspondance est surveillée. Cependant elle l'encourage dans ces temps qu'elle sait difficiles pour lui :

« Mais vous le savez bien, que je pense à vous sans cesse, et, pour ainsi dire à toute heure. Votre souvenir n'est-il pas lié à toutes mes pensées sur le présent et le passé de l'humanité ? N'êtes-vous pas un de ces travailleurs infatigables du grand œuvre des temps modernes ? Ouvriers qui peuvent bien se compter entre eux, car ceux de la douzième heure forment les masses et il en est peu qui ne se corrompent pas ou ne se rebutent pas, au milieu de tant de revers !¹³ »

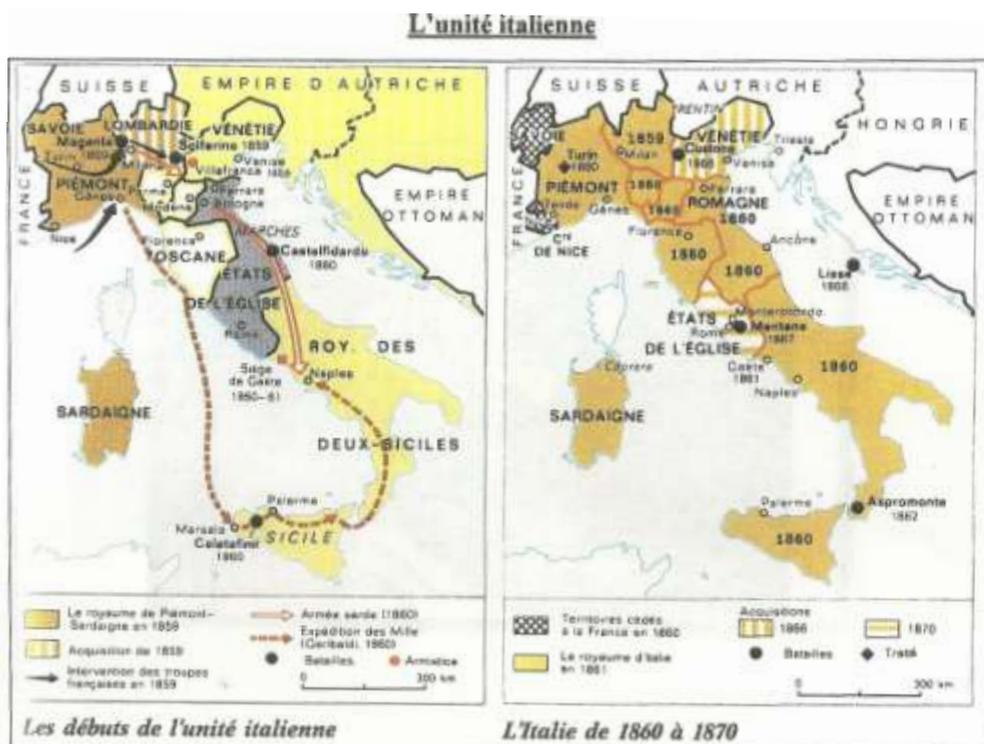
En France, au même moment, l'on prépare l'élection du président de la République. Sand conteste publiquement la candidature de Louis-Napoléon

¹² *Corr.*, t. VIII, à G. Mazzini, 15 juin 1848

¹³ *Corr.*, t.VIII, à G. Mazzini, 22 novembre 1848.

Bonaparte¹⁴ qu'elle juge, déclare-t-elle, « ennemi par système et par conviction de la forme républicaine ». Il sera néanmoins élu, le 10 décembre, 1848 par une écrasante majorité et nous verrons l'importance de cette élection sur l'évolution de la question romaine.

Car le pouvoir temporel du pape était de plus en plus contesté dans ses États et, d'abord, à Rome. Son nouveau ministre Rossi, un nationaliste libéral, y est assassiné le 15 novembre et, Pie IX, qui se sent menacé à la suite de manifestations répétées devant son palais du Quirinal, prend la fuite, habillé en abbé, pour se réfugier dans la forteresse napolitaine de Gaète et se mettre ainsi sous la protection du roi des Deux-Siciles Ferdinand II.



1849. Vie et mort de la République romaine.

A Rome un gouvernement, soutenu quelque temps par les cardinaux, est aussitôt constitué qui tente de faire revenir le pape et appelle les nations catholiques à la protection des États de l'Église. Mais les démocrates, malgré la menace papale d'excommunication, s'empresent d'organiser des élections pour désigner une assemblée constituante. 200 députés sont élus, parmi lesquels les véritables démocrates sont toutefois, comme en France, minoritaires. Cette assemblée proclame néanmoins, le 9 février 1849, la République romaine qui déchoit le pape de

¹⁴ Fils de Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande, et de Hortense de Beauharnais, il était donc neveu du grand empereur.

fait et de droit, du gouvernement temporel de ses états romains : il convient toutefois de remarquer qu'il conserve son pouvoir temporel sur les autres états. A Florence la République de Toscane est bientôt proclamée et le grand-duc rejoint à son tour Gaète. Quant à Mazzini, prévenu par l'un de ses partisans – *Roma Repubblica ! Venite !* », il arrive à Rome le 5 mars, le jour même où George Sand reçoit de lui une lettre. Elle y répond aussitôt alors que l'Europe est en feu, que les Russes, appelés par l'Autriche qui ne veut prendre le risque de mener la répression sur deux fronts, sont en passe d'écraser la Hongrie¹⁵ et que le Piémont se prépare à une nouvelle guerre contre l'Autriche :

« Ah ! mon cher Joseph ! Il s'est accompli de grandes choses chez vous, et en partie grâce à vous, depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. J'ignorais alors les événements de la Toscane, et tout ce qui se prépare en Piémont. Rome isolée me faisait trembler. Tout dépend désormais du courage et de la foi de votre peuple. Nos journaux de la réaction sont infâmes sur cette question italienne [...] ceux de notre couleur demandent en vain l'intervention contre les Autrichiens et les Russes, qui menacent l'étincelle naissante de nos libertés. Le gouvernement est sourd et muet. Traître ou stupide, on ne sait trop lequel des deux ¹⁶. »

Mazzini, élu député comme Garibaldi, s'impose rapidement et, fin mars 1849, est nommé Triumvir en compagnie de deux autres parlementaires ; l'assemblée ne tarde pas à leur confier les pleins pouvoirs car la situation est rendue difficile en raison d'une nouvelle défaite des Piémontais, à Novare, le 23 mars 1849, par des Autrichiens qui menacent dès lors la Toscane.

L'intervention française. La prise de Rome, 1^{er} juillet 1849.

Louis-Napoléon Bonaparte, élu le 10 décembre 1848, devait grandement son élection au parti de l'ordre, mais aussi aux catholiques qui ne manquèrent pas de le presser d'intervenir militairement à Rome afin de rétablir le pouvoir temporel du pape. Lui-même, pensait nécessaire, depuis longtemps, de s'opposer à la mainmise de l'Autriche sur l'Italie – n'avait-il pas participé aux insurrections italiennes de 1830 combattant, en Romagne, les soldats du Pape, risquant ainsi d'être fusillé comme tout insurgé capturé comme le demandait Grégoire XVI ? Aussi, à la suite de la défaite de Novare, fit-il approuver par une chambre où les républicains restaient minoritaires, l'envoi d'un corps expéditionnaire confié au général Oudinot, pour garder Rome de toute intervention extérieure. Les protestations de l'assemblée romaine, ne purent empêcher les Français de marcher sur la ville. Mais ils furent repoussés, avec de lourdes pertes, par l'armée romaine appuyée par la légion de

¹⁵ La capitulation hongroise, le 13 août 1849 fut suivie d'une répression brutale accompagnée de massacres. La papauté ne réagit pas

¹⁶ *Corr.*, t. IX, à G. Mazzini, 5 mars 1849. Le gouvernement provisoire avait suivi son ministre des Affaires Etrangères Lamartine et décidé de ne pas *exporter* sa révolution.

Garibaldi. Mazzini, craignant des incidences diplomatiques jugées néfastes à sa cause, accepta toutefois un cessez-le-feu à la condition que les Français campent sur leurs positions.

En France, durant ce temps, les élections du 13 mai 1849, si elles n'avaient pas écarté la menace des *rouges*, avaient été une nouvelle fois favorables à la réaction. Ce résultat encouragea le président à faire voter l'envoi de renforts à Oudinot pour lui donner les moyens d'occuper Rome, violant ainsi le traité signé avec Mazzini qui en interdisait l'accès. L'opposition républicaine de l'Assemblée protesta avec la dernière énergie, rappelant que la Constitution, récemment votée, interdisait désormais toute intervention militaire « contre la liberté d'aucun peuple¹⁷ ». Ledru-Rollin, en son nom, requit avec force, la mise en accusation du Président de la République Louis-Napoléon et de ses ministres, requête qui fut bien évidemment rejetée par la majorité conservatrice. L'organisation d'une manifestation publique fut alors décidée et fixée le 13 juin à Paris pour protester contre cette intervention. Celle-ci, mal préparée, ne fut pas suivie par un peuple parisien si durement écrasé un an plus tôt et les chefs républicains, dispersés par l'armée, n'eurent d'autre choix que la fuite. Douze représentants du peuple furent arrêtés qui seront jugés et condamnés à de lourdes peines mais vingt et un, dont Ledru-Rollin et Louis Blanc, parvinrent à quitter le territoire et s'exilèrent à Londres. Nous les y retrouverons bientôt. L'opposition républicaine était décapitée et l'intervention française à Rome ainsi confirmée.

Durant ce temps, des combats violents et meurtriers avaient repris sur le Janicule depuis l'arrivée des renforts français dans les parcs des villas Corsini et Doria Pamphili, qui se prolongeront jusqu'à la reddition, le 1^{er} juillet, des Romains et des Garibaldiens. Les troupes françaises entrèrent alors à Rome ; elles devaient y rester longtemps. Mazzini démissionnera aussitôt pour éviter de rencontrer le parjure Oudinot, et partit, une fois de plus, pour l'exil.

George Sand avait suivi avec effroi le déroulement de ces opérations ; le 12 juillet elle se confiait à son ami Poncy : « Rome espérait et combattait, hélas ! et nous l'avons tuée. Nous sommes des assassins... », puis à Mazzini :

« Ah ! mon ami, mon frère, quels événements et comment vous peindre la profonde anxiété, la profonde admiration et l'indignation amère qui remplissent nos cœurs ? Vous avez sauvé l'honneur de notre cause ; mais hélas ! le nôtre est perdu en tant que nation. [...] Quoi qu'il arrive, mon cœur désolé est avec vous. Si vous triomphez, il ne m'en restera pas moins une mortelle douleur de cette lutte impie de la France contre vous. Si vous succombez, vous n'en serez pas moins grand, et votre infortune vous rendra plus cher, s'il est possible, à votre sœur¹⁸. »

¹⁷ Constitution du 4 novembre 1848, Préambule, article V. *Les Constitutions de la France depuis 1789*, présenté par J. Godechot, GF-Flammarion, 1970.

¹⁸ Corr., t. IX, 23 juin 1849

Celui-ci, qui avait réussi à se soustraire aux recherches de l'occupant, rejoignit la Suisse, d'où il lui répondit : « Ne me croyez pas découragé, je recommencerai, demain, à lutter [...] mais nous avons toute une coalition contre nous et les peuples dorment¹⁹. »

De son exil le pape Pie IX demanda à son secrétaire d'Etat Antonelli d'abolir la Constitution romaine et donc les réformes en cours, de refuser toute amnistie et de rétablir l'Inquisition. Toutes ces dispositions liberticides imposées aux Romains sous la protection des troupes françaises !

1850. Dissensions, à Londres, dans le camp républicain

Un an plus tard, Mazzini menacé cette fois par la police suisse, retrouva les républicains français exilés à Londres qui, se reprochant mutuellement l'échec de leur gouvernement, essuyé lors des élections d'avril 1848, puis, à titre individuel quelques mois plus lors de l'élection présidentielle²⁰ n'avaient pas tardé à se déchirer. Ledru-Rollin, l'ancien ministre du gouvernement provisoire d'un côté, Louis Blanc, membre du même gouvernement de l'autre. Mazzini qui se méfiait de ceux qui se revendiquaient socialistes prit fait et cause pour Ledru-Rollin. La querelle devint publique au point que Sand pria Mazzini de calmer ses amis afin de ne pas présenter devant l'opinion un camp républicain divisé :

« J'ose donc vous supplier, mon ami, autant par dévouement et tendresse pour vous, que pour obéir à l'instigation de notre cher Armand [Barbès²¹] d'être bon, patient, généreux, charitable, angélique en un mot, afin de ne pas réjouir le cœur de ceux qui disent que nous nous mangerons entre nous, et que nous périrons par nos propres divisions²². »

Mais le mal était fait. Mazzini donna à la presse anglaise un article qui accusait les socialistes d'avoir provoqué l'échec de la Révolution de 1848 :

« J'accuse les socialistes, en particulier leurs chefs, d'avoir falsifié, mutilé, rétréci cette grande pensée avec des systèmes absolus [...] d'avoir assumé les noms de communistes, communionismes, communautarismes, au lieu de se désigner comme les républicains et comme les démocrates du XIX^e siècle²³. »

¹⁹ J.Y. Frégné, *Giuseppe Mazzini, Père de l'Unité italienne*, Fayard, 2006, p. 323.

²⁰ Alors que Louis-Napoléon avait été élu avec plus de 5 millions de suffrages, Ledru-Rollin n'en avait obtenu que 370 000 !

²¹ Emprisonné depuis le 15 mai 1848.

²² *Corr.*, t. IX, à G. Mazzini, 8 octobre 1850

²³ Fré., p.339. Le néologisme *communioniste* désignait clairement Pierre Leroux qui en était l'auteur. Rappelons que *le Manifeste du parti communiste* avait été publié par Marx en février 1848.

Il désignait ainsi Louis Blanc, Proudhon, Cabet, mais aussi Leroux. Mais George Sand était à coup sûr également visée dans ce manifeste. Ne lui écrivait-il pas, déjà, le 30 octobre 1849 : « Je sais que je me sépare de vous en ceci, mon amie, mais croyez-moi, toute cette insistance sur le communisme, ou sur toute autre formule absolue d'association nous a fait bien du mal²⁴. » Il faisait ici référence aux écrits publiés par George Sand avant les élections du 24 avril 1848 où il lui était arrivé de revendiquer son communisme en affirmant que la France était « appelée à l'être avant un siècle », ce qui n'était pas fait pour rassurer la classe bourgeoise. Ces affirmations, selon Mazzini, avaient, à n'en pas douter, provoqué la perte des élections d'avril 1848 au profit des conservateurs qui avaient porté à la Présidence Louis-Napoléon et, par voie de conséquence, entraîné l'échec de la République romaine abattue par une intervention française qui n'aurait certainement pas été décidée par un gouvernement démocrate et populaire.

Pourtant, malgré ces reproches, George Sand publia, dans *le Travailleur de l'Indre*, un nouveau journal régional auquel elle apportait finances et contributions, une traduction d'une nouvelle *Adresse du peuple à Pie IX* signée Mazzini, parue dans *l'Italia del Popolo*. Cette publication attira les foudres du gouvernement français. Son rédacteur, Alexandre Lambert, sera condamné, le 18 mai 1850, à 6 mois de prison pour avoir outragé la religion. Le journal se saborda peu après. Ce qui n'empêcha pas George Sand de traduire puis de publier, quelques mois plus tard, un article de Mazzini, *République et royauté en Italie*²⁵, dans lequel il réitérait ses idées d'une Italie Une, autonome et républicaine qui, assurait-il, « croit en Dieu et au peuple ; non au pape et aux rois ». Une unification qui ne peut se faire que par une insurrection nationale « qui doit surgir de partout avec le même drapeau, la même foi, le même but ». George Sand préfaça cet article en résumant le propos de Mazzini mais sans ajouter de commentaires comme dans la lettre au pape de 1848.

La discussion n'était pas close pour autant car George Sand prit parti pour Louis Blanc malmené par Ledru-Rollin et Mazzini pour ses idées socialistes bien connues et son rôle de responsable de la Commission du Luxembourg²⁶ et des Ateliers nationaux chargés de donner de l'ouvrage aux ouvriers et artisans, dont la suppression, avait entraîné, en juin 1848, une insurrection réduite brutalement, comme on l'a vu, par le gouvernement conservateur.

1851-1852

Cet antagonisme eut raison de leur amitié²⁷. Comme Mazzini le lui écrira quelque temps plus tard : « un nuage avait passé entre nous ». Mais les événements

²⁴ *Corr.*, t. IX, p. 285, note 1.

²⁵ Cette traduction sera publiée le 18 mai 1850 au Bureau du Nouveau Monde, et George Sand versera ses droits d'auteur aux œuvres de Mazzini. *Corr.* à M. Accursi, 20 février 1850, G. Sand, *Lettres retrouvées*, Éditions établie, annotée et présentée par Thierry Bodin, Gallimard, 2004

²⁶ Sorte de ministère du travail.

²⁷ Pour toute cette affaire voir AR. Poli, *op.cit.*, pp. 241-249.

en France se précipitaient : le président Louis-Napoléon, inéligible, parvint par un coup d'Etat, le 2 décembre 1851 à prendre les pleins pouvoirs. Il en profita pour démanteler ce qui restait d'opposition républicaine : 27 000 arrestations, 9 000 condamnations prononcées par des tribunaux d'exception. George Sand, durant plusieurs mois, avec l'aide du prince Napoléon, fit le siège du gouvernement impérial, rencontra même à deux reprises le président – bientôt Napoléon III – pour arracher grâces et diminutions de peine. Les résultats furent minces.

En France la réaction était triomphante. En Italie, le pape était rentré dans son palais du Quirinal, les princes autrichiens dans leurs capitales respectives et l'Autriche, qui avait réoccupé Lombardie et Vénétie, gardait son influence sur le reste de la péninsule. Rome, enfin, restait occupée par les Français.

La question italienne restait posée.

1855. Le voyage à Rome

Dans la nuit du 15 au 16 janvier 1855 George Sand eut la douleur de perdre Jeanne, alors sa seule petite-fille. Devant le chagrin de sa mère, Maurice la convainc bientôt d'aller chercher l'apaisement en Italie. Au début du mois de mai le but est arrêté : ce sera Rome. Toutefois, craignant « la police féroce » des États du pape – ses prises de positions, publiques, contre le catholicisme romain et le pouvoir temporel du pape sont là-bas bien connues –, George Sand sollicite le prince Napoléon pour qu'il obtienne des autorités passeports et autorisations indispensables. À la suite de cette intervention le Nonce les fera délivrer à la condition toutefois que le nom porté sur les documents soit celui de Dudevant plutôt que celui, détestable à ses yeux, de Sand.

Disons sans plus tarder que ce voyage ne se déroula pas sous les meilleurs auspices et, après avoir vécu quelques semaines à Rome et dans les « états du pape où l'on manque de tout et où le climat est dur comme le reste²⁸ », elle jura de n'y plus revenir. Non d'en parler.

***La Daniella*²⁹**

Un an plus tard, en effet, elle entreprend d'utiliser cette expérience vécue pour dénoncer l'omnipotence du Saint-Siège et l'échec manifeste, à ses yeux, de sa

²⁸ *Corr.*, t. XIII, à S. Clésinger, 4 mai 1855, p. 134. Il faut dire que cette situation d'abandon est vive chez nombre de visiteurs : Sainte-Beuve « frappé de stupeur devant l'abîme séparant l'état présent de la ville de son glorieux passé », Madame de Staël « saisie par l'idée de la mort » qui s'en dégage, Chateaubriand « La mort semble née à Rome », Taine qui s'en prend au pouvoir temporel du Pape, Zola enfin qui critique l'inertie de l'entourage papal (*Rome*). J.L. Lucet, Rome et Paris, in *Rome et ses rivales*, Visages de Rome V, Centre Saint-Louis de France, 1985.

²⁹ Le roman parut en feuilleton dans *La Presse* du 6 janvier au 25 mars 1857 et simultanément dans *La Presse belge*. Je suis ici *La Daniella*, préface et présentation par Annarosa Poli, Les Editions de l'Aurore, 2 t., 1992.

politique en écrivant un nouveau roman, *La Daniella*, dont elle situe l'action à Rome et dans les États pontificaux. Cependant, la vigilance gouvernementale et l'efficacité de sa censure, lui firent prendre la précaution de ne pas attaquer directement la papauté. Comme elle l'écrivit alors à l'un de ses amis :

« Donc, puisqu'on ne peut parler de ce qui, à Rome, est muet, paralysé, invisible, il faut éreinter Rome, ce que l'on en voit, ce que l'on y cultive, la saleté, la paresse, l'infamie. Il ne faut faire grâce à rien, pas même aux monuments qui consolent les stupides touristes, faux artistes sans entrailles, sans réflexion, sans cœur [...] Eh bien non je ne veux rien admirer, rien aimer, rien tolérer dans le royaume de Satan, dans cette vieille caverne de brigands et de ruffians. Je veux cracher sur le peuple qui s'agenouille devant les cardinaux. Puisque c'est le seul peuple dont il soit permis de parler, parlons-en [...]. Si quelqu'un prend, grâce à moi, Rome, telle qu'elle est aujourd'hui, en horreur et en dégoût, j'aurais fait quelque chose. [...] Il est donc bon de dire ce qu'on devient quand on retombe sous la soutane, et j'ai très bien fait de le dire à tout prix³⁰. »

Et de fait, tout au long du roman, elle s'en donne à cœur joie, décrivant la laideur, la tristesse, la mendicité et la saleté de la ville, « la fièvre et la mort planant sur le tout malgré une incessante pluie d'eau bénite³¹ » ; dénonçant l'incurie du gouvernement temporel de la papauté avant tout occupé à accroître ses richesses plutôt qu'à développer le pays. Les théories passéistes définies et appliquées par l'entourage papal ne permettent pas en effet à la science d'apporter les améliorations indispensables au bien-être de ses habitants, améliorations pourtant faciles à réaliser compte tenu des conditions favorables, générosité de la terre et climat propice :

« On laboure ici avec tout ce qui tombe sous la main dans la prairie : bœufs, vaches, ânes ou chevaux ; mais on laboure très mal, sans s'occuper de l'écoulement des eaux, sans assainir ni unir le terrain. La terre est légère et le climat favorable ; mais la grande question pour les laboureurs est de se dépêcher, et de séjourner le moins possible sur ces terrains pestilentiels³². »

Sans cesse elle fait ressortir, même quand les apparences sont sauvées, et les exemples ne manquent pas de Tivoli à Frascati où elle séjourne un temps, que la beauté des bâtiments, généralement propriétés de l'Église ou de riches familles romaines qui lui fournissent ses plus hauts dignitaires, offensent une misère profonde

³⁰ *Corr.*, t. XIV, à L. Calamatta, 29[sic] février 1857, p. 248. Elle dut consentir à quelques coupures exigées par la rédaction du journal *La Presse* qui publia le roman en feuilleton du 6 janvier au 25 mars 1857.

³¹ *Ibidem*, p. 95.

³² G. Sand, *La Daniella*, *op.cit.*, t. I, p. 113-114.

qui ne semble nullement les préoccuper, au point qu'ils ont eux-mêmes abandonné lieux et gens à leur triste sort :

« [...] dans les états de l'église, toujours une belle entrée, des monuments, quelques grandes maisons d'aspect seigneurial, quelque villa élégante ou quelque riche monastère ayant à vous montrer quelques tableaux de maître ; et puis, pour cité, une bourgade d'assez bon air, peuplée de guenilles et recélant à l'intérieur une misère sordide ou une insigne malpropreté³³. »

Il est permis de se demander d'ailleurs, tant la charge est lourde, si ces descriptions ne participent pas à la construction d'une métaphore destinée à montrer le visage de l'Église avec cette belle apparence qu'elle cherche à afficher pour dissimuler des vices cachés qu'un observateur perspicace ne manque pas de déceler dès qu'il pénètre tant soit peu la réalité. Comment expliquer, en effet, la description des impressions ressenties par le héros du roman, Jean Valreg, qui contemple Rome des hauteurs de Tusculanum :

« Rome se voyait distinctement au fond de la plaine. Je fus étonné de l'emplacement énorme qu'elle occupe, et de l'importance du dôme de Saint-Pierre, qui, tout le monde vous l'a dit, ne fait pas grand effet, vu de plus près³⁴. »

Ne cherche-t-elle pas, là encore, à détruire l'image d'une papauté omnipotente, qui, par sa puissance temporelle, fait illusion à ceux qui n'en perçoivent que l'apparence ? Un peu plus en avant dans le roman, elle fera constater par un ecclésiastique, un abbé de terrain semblable à ceux qu'elle appréciait à Nohant, cet état de lucre, de débauche et d'abandon dans lequel, soutenait-elle, vivait alors l'Église romaine et l'énorme décalage existant entre l'orgueilleuse hiérarchie papale et l'humble desservant soucieux avant tout de servir son prochain :

« Plus de cent fois par jour j'en ai le sang à la tête. Il faut payer partout, payer pour visiter les églises, qui sont fermées à clef comme des coffres ; payer pour demander son chemin dans la rue ; payer à la douane ; et des frais de passeport ! Et des mendiants ! C'est honteux, tant de loqueteux dans les rues et sur les chemins ! Si ma paroisse était administrée comme ça, je ne voudrais jamais y mettre les pieds ! En voilà un étonnement pour moi de voir comment ça se passe ici ! Des prêtres qui vont à la comédie, des cardinaux qui donnent le bras aux dames pour traverser l'église de Saint-

³³ *Ibidem*, p. 108.

³⁴ *Ibidem*, p. 177. A noter qu'au temps de ce voyage Rome ne comptait pas 150 000 habitants.

Pierre : et des Vénus et des Comus³⁵, et des Bacchus plein de Vatican ! Des idoles païennes jusque dans les églises ! Encore, si tout cela était joli à regarder ; mais rien ! C'est affreux ! Des vieux tas de pierres dans les plus beaux quartiers, des statues à qui il manque bras et jambes, un pays à l'abandon,[...] des aqueducs qui n'amènent plus d'eau, des bœufs desséchés [...]. Pouah ! Le vilain pays ! Dépêche-toi de me regarder, car tu ne m'y verras plus longtemps, dans ta belle campagne de Rome³⁶ ! »

Enfin elle ajoute au roman un appendice qui est, en réalité, une synthèse des idées politiques et sociales émises tout au long de l'ouvrage³⁷. Elle va, ici, une fois stigmatisé ce « peuple de mendiants [...] marié avec la paresse et toutes les lâchetés, tous les vices qu'elle engendre », tenter d'apporter une réponse à une question qu'elle pose crûment : pourquoi un peuple, qui a su, indéniablement, manifester en 1849 un si grand courage pour imposer une république, s'est-il métamorphosé en « populace » qui ne croit plus à rien, asservie par la passion des « gros sous », pour se trouver dans une « effroyable détresse et un complet abandon³⁸ » ? Mais elle n'apportera sa réponse qu'après avoir opposé à cette misère « horrible à voir » le spectacle du pape et des cardinaux revêtus d'or et de pourpre marchant au milieu de cette « sanie », foulant aux pieds ouvertement l'égalité des évangiles ! Où donc faut-il chercher les raisons de l'« agonie » de ce peuple ? George Sand écarte, sans aucun doute par prudence censoriale, la responsabilité du Pape³⁹ pour incriminer les membres du haut clergé dont le comportement évoque celui « des muscadins sous le Directoire, des militaires sous l'Empire, et des boursiers d'aujourd'hui⁴⁰ », mais peut-être plus encore la forme même du gouvernement pontifical, unique au monde, ni royauté, ni république, mais oligarchie dirigée par « un corps de célibataires » bien éloignés des véritables problèmes de la société.

Ce brûlot contre le pouvoir pontifical ne laissa pas les catholiques sans voix. Louis Veuillot, talentueux journaliste catholique⁴¹, se chargera de jeter l'anathème sur celle qui avait osé attaquer avec une telle agressivité le pouvoir temporel du Pape ! :

« Voilà le malheur [écrivait-il] d'avoir tant fréquenté les cuistres et tant hanté les forbans : cette veuve, qui sait écrire, a pris contre Rome la haine

³⁵ Fils de Bacchus et de Circé, dieu de la joie et de la bonne chère, des fêtes et des frasques nocturnes. On le voit il n'est pas cité par hasard.

³⁶ G. Sand, *La Daniella*, op.cit., t. II, p. 171.

³⁷ Cette conclusion est parfaitement inutile au développement du roman, elle n'y apporte rien. Elle paraîtra dans le feuilleton mais ne sera reprise que dans l'édition in 4^o à colonnes offerte aux abonnés de *la Presse*. Voir A.-R. Poli in *La Daniella*, t. II, p. 235.

³⁸ *Ibidem*, p. 237-238.

³⁹ Elle confie en effet le 2 avril 1857 à Émile Aucante qu'elle n'a dit que « trop de bien » du souverain pontife. *Corr.*, t. XIV, p. 309.

⁴⁰ G. Sand, *La Daniella*, op.cit., t. II, p. 240.

⁴¹ Directeur de *l'Univers*, journal catholique ultramontain, très lu en France.

basse du cuistre, la haine féroce du forban. Le premier châtiment de cette passion est de faire de sots livres ; sots et ennuyeux, ennuyeux et dédaignés.[...] La haine antilittéraire de madame Dudevant contre l'Église s'étend jusqu'au peuple romain, jusqu'à cette auguste Rome. Elle semble avoir parcouru Rome en compagnie de quelque prêtre marié.[...] Et c'est mon avis que Lélia et autres chefs-d'œuvre, plaintives litanies d'âmes affamées de corruption, sont plus remplis d'ordures, même grotesques, que le langage d'aucun mendiant de Rome⁴². »

Le pouvoir impérial ne tarda pas à réagir : nul doute que la violence avec laquelle la critique était formulée fut à l'origine de l'avertissement donné, le 27 mars, par le ministre de l'Intérieur, à George Sand et au gérant du journal *La Presse* pour avoir publié un feuilleton qui contenait « des attaques violentes contre le pontife et son gouvernement⁴³ ». Le journal, frappé d'un second avertissement quelques mois plus tard, fut suspendu pour deux mois. Malgré la requête de clémence adressée par George Sand à l'Impératrice, soulignant que cette sanction mettait au chômage « mille ouvriers » qui ne pouvaient être tenus pour responsables des opinions émises par le journal et allaient, victimes innocentes de cette mesure de police, se trouver sans travail en plein hiver⁴⁴, la sentence fut appliquée. Le journal ne reparut que le 4 février suivant, perdant de ce fait de nombreux abonnés.

Mais les tracas de la romancière ne s'arrêtèrent pas là ; Ils prirent, en effet, un tour qu'elle n'avait pas prévu car le roman souleva les protestations d'exilés italiens qui, comme Manin et le général Ulloa⁴⁵ avaient réagi, en particulier, contre les propos prêtés à l'un des personnages alléguant « qu'un peuple a toujours le gouvernement qu'il mérite d'avoir⁴⁶ ». *Le Siècle*, journal à grand tirage, républicain et anticlérical, servit de support aux protestataires. Un de ses collaborateurs parla d'« insulte à l'infortune d'un peuple opprimé », forçant ainsi la romancière à réagir. Plusieurs lettres furent échangées par voie de presse. De nombreux italiens prirent la défense de George Sand. L'on finit par se réconcilier. Quelques jours plus tard elle résumait l'affaire à Charles Poncey :

« Je suis bien aise que Daniella vous ait amusé. La danse a fini par un coup de balai que la police m'a donné dans les jambes pour m'apprendre à dire que le pape était un fichu souverain et sa prêtraille une clique ! La police est si pieuse !

⁴² L. Veuillot, *Le Parfum de Rome*, V. Palmé, Paris, 1891, t. II, p. 140-144.

⁴³ Sur toute cette affaire voir le commentaire d'A.-R. Poli in *La Daniella*, *op.cit.*, t. II, p. 221-232.

⁴⁴ *Corr.*, t. XIV, à l'Impératrice Eugénie, 9 décembre 1867.

⁴⁵ Daniele Manin (1810-1849), fut le président du gouvernement provisoire de la République de Venise (22.03.1848-24.08.1849). Girolamo Ulloa (1810-1890) l'un des généraux qui défendirent Venise contre les Autrichiens. Tous deux se réfugièrent en France après la reddition de Venise. George Sand rencontra à plusieurs reprises Manin lors de son voyage à Rome de 1855, alors qu'il était préfet de police français.

⁴⁶ *La Daniella*, *op. cit.*, t.2, p. 67. George Sand citait ici Joseph de Maistre.

Et puis quelques italiens bêtes m'ont cherché noise, ce qui m'a forcé de me moquer d'eux⁴⁷. »

Cependant le Vatican ne réagit pas à ce qui aurait pu être légitimement perçu comme une agression. Sans doute avait-il d'autres préoccupations car le Piémont s'agitait de nouveau sous l'impulsion de Cavour qui n'allait pas tarder à obtenir le soutien de Napoléon

1859. La Guerre contre l'Autriche.

Le 14 janvier 1859 alors que les souverains s'apprêtaient à descendre de voiture devant l'Opéra, alors rue Le Peletier, une bombe éclata sous le péristyle, faisant huit morts et 156 blessés. L'empereur et l'impératrice, indemnes, assistèrent malgré tout au spectacle. La police fit diligence pour arrêter les terroristes et leur chef Orsini, un révolutionnaire italien qui espérait, en éliminant Napoléon III, provoquer en Europe des révolutions en chaîne qui auraient donné à l'Italie l'opportunité de réussir la sienne. La nouvelle de l'attentat donna lieu à des manifestations en Italie et en particulier à Rome où les représentations de l'opéra *Un Ballo in maschera*⁴⁸ étaient saluées chaque soir par des « Viva VERDI », acrostiche de **Victor Emmanuele Rei d'Italia**, inlassablement clamés. Cet attentat manqué forçait ainsi l'empereur à prendre position sur le devenir de l'Italie. Il se décide alors à soutenir Victor-Emmanuel II roi du Piémont, ambitieux de libérer la péninsule italienne de la tutelle autrichienne afin de l'unifier. Il reçoit bientôt, à Plombières, Cavour⁴⁹, son premier ministre, et les deux hommes se mettent d'accord sur le principe d'une guerre contre l'Autriche qui, en cas de victoire, ménagerait les intérêts du Pape en le laissant régner sur Rome, à l'exclusion des autres états, mais en lui confiant la présidence d'une confédération italienne regroupant tous les états de la péninsule. Ces accords ne furent pas divulgués. Aussi George Sand, devant la passivité apparente du pouvoir, s'inquiétait-elle, encore en mars 1859, d'une non-intervention française, malgré des signes qui se multipliaient – articles de presse, souvent dictés par le pouvoir, et surtout le mariage du prince Napoléon avec la fille de Victor-Emmanuel II célébré à Turin le 30 janvier :

« [...] je m'affecte beaucoup de l'idée que l'Italie risque encore d'être abandonnée, on pourrait dire trahie, car ceci ressemblerait à l'encouragement donné à la Pologne en d'autres temps, encouragement qui l'a livrée aux fureurs de l'ordre à Varsovie. Le gouvernement [...] s'arrêtera-

⁴⁷ *Corr.*, t. XIV, à Ch. Poncey, 20 avril 1857. Voir sur cette querelle l'analyse d'Annarosa Poli, *La Daniella*, op. cit., t. 2, pp. 225-228. Remarquons qu'elle persistera dans cette opinion. Ainsi dans *La Guerre* elle écrira : « Quand on met le pied sur ton sol et que l'on te voie éteinte et comme morte sous le poids de l'étranger, on est tenté de te maudire et l'odeur de tes sépulcres vous navre et vous glace ». G. Sand, *Questions politiques et sociales*, Éditions d'aujourd'hui 1977,, p.312

⁴⁸ Verdi, *Un Bal masqué* d'après un livret d'Eugène Scribe.

⁴⁹ Camillo Benso Comte de Cavour, (1810-1861).

t-il devant la lâcheté des intérêts, des paniques de la bourgeoisie ? Dieu veuille que non ! Il n'y a pourtant qu'une chose qui lui ferait pardonner le coup d'État et la dictature, quand on écrira l'histoire. Ce serait de tenir bien haut l'honneur de la France et d'effacer les odieux traités de 1815. Je fais des vœux pour qu'il le veuille et qui l'ose. Vous voyez que je blâme ceux qui disent, rien par lui, rien avec lui⁵⁰. »

Ces craintes ne se vérifieront pas. Le Piémont passe à l'action, multipliant les provocations envers l'Autriche qui finit par lui déclarer la guerre. L'Empereur ne peut que respecter ses engagements ; la France entre en guerre le 3 mai 1859. George Sand, sur le point de partir en Auvergne est enthousiaste ; elle écrit à Théophile Gautier quelques jours plus tard : « Rêvez-vous de Marengo ? Moi, j'ai passé mes nuits de fièvre à faire le coup de fusil, et des marches et des bivouacs à en être éreintée au réveil. Mon vieux sang de hussard ne pouvait se calmer.[...] Délivrer notre *Italia* que vous avez si bien vue et si bien sentie. Quel beau rêve !⁵¹ »

Son enthousiasme, se manifeste par l'écriture, en deux jours, d'un opuscule intitulé *La Guerre*⁵², dont ses droits d'auteur sont destinés aux volontaires italiens. Elle y justifie, en la magnifiant, cette « guerre sainte », car, soutient-elle, si la paix est l'état normal des nations, il s'agit ici de rendre une terre volée à ses légitimes possesseurs et de secourir un peuple écartelé qui veut redevenir lui-même. Elle salue donc l'unité des combattants italiens qui ont écarté leurs divergences d'opinions politiques pour combattre ensemble en vue du même objectif. Sans oublier de noter la résurrection de la France « que l'on croyait morte aussi dans les tristes émotions du jeu, dans la soif de l'or, dans le luxe », redevenue soudain « la France de nos pères, la vieille gloire rajeunie et redorée par l'élan fraternel », capable de secourir « cette chère sœur », l'Italie. Le ton en est exalté : pour preuve, ce court extrait :

« Il faut se battre ? Bien, allons ! ce n'est pas difficile et, chose étrange ! c'est une ivresse qui monte au cœur. Qui est-ce qui pleure ? qui est-ce qui tremble parmi nous ? Personne, voyez ! Nous avons le sac sur le dos, nous sommes soldats, nous chantons, nous sommes fiers, nous sommes beaux ; le baptême du sang va laver tout, et l'égoïsme du paysan, et la gaucherie naïve du conscrit, et la légèreté française du jeune artisan des villes, et même l'inconduite de quelques-uns qui n'étaient bons à rien, disait-on, et qui rachètent ici leurs écarts et leurs fautes par un courage de lion. Oui, oui ! ici tout est vite effacé. Le dévouement ennoblit tout. Tenez ! la mort vole sur

⁵⁰ *Corr.*, t. XV, à Camille Ferri-Pisani, 29 mars 1859, p. 375. Ferri-Pisani est alors aide de camp du prince Napoléon. Les italiques sont de George Sand. Alors que les députés s'inquiétaient de la répression de l'insurrection polonaise par l'armée russe en novembre 1831, le ministre de la guerre, le Maréchal Sébastiani leur répondit : « l'ordre règne à Varsovie ».

⁵¹ *Corr.*, t. XV, 12 mai 1859. Théophile Gautier avait publié sous ce titre, en 1852 chez Victor Lecou, un récit d'un voyage effectué dans la péninsule italienne.

⁵² *Ibidem*, à E. Aucante, 15 mai 1859. G. Sand, *La Guerre*, Questions politiques et sociales, Ed. d'Aujourd'hui, 305-320. L'opuscule de 15 pages paraîtra le 23 avril à la Librairie nouvelle (A. Bourdillat) au prix de 60 centimes.

nos têtes : tous, nous l'attendons de pied ferme, et ceux qu'elle emportera laisseront un nom purifié par le feu⁵³ »

L'emploi continu de mots ou d'expressions qui appartiennent au vocabulaire religieux tout au long de cette première partie suggère que le sacré ne peut se situer dans l'oppression, qu'elle soit autrichienne ou papale comme on tente de le faire croire, mais bien dans la liberté des peuples.

Mais son propos s'élargit à la politique internationale en expliquant pourquoi l'Allemagne doit éviter de se ranger au côté de l'Autriche – la crainte des coalisés –, la jeunesse allemande n'est-elle pas elle aussi une sœur de la France et de l'Italie ? D'ailleurs, affirme-t-elle, la France ne joue ici d'autre rôle que celui de libérateur, elle n'y cherche aucun profit, « elle ne veut plus repasser par ces chemins perfides de la vaine gloire. Que les Allemands se rassurent ! le temps des conquêtes est passé. Qu'ils soient conscients qu'une intervention de leur part – combien contre nature ! – ranimerait à coup sûr toutes ces querelles fratricides et, le temps de des martyrs de la Réforme n'est pas loin, « forcer[ait] le pape à rallumer les bûchers de l'Inquisition contre ceux qui ne veulent que le règne de la « fraternité sublime ». Non ! la France, qui respectera toute croyance et donc la foi catholique, tient simplement à ce que, désormais, « rien ne soit appliqué par la force brutale, les vexations, la spoliation, le cachot et les supplices⁵⁴ ».

Il est difficile de se faire une idée de la réception auprès du public ; pour l'anecdote, citons la réaction de René Luguët, beau-fils de Marie Dorval : « Quand on a lu ces cinquante lignes-là, il n'y a plus qu'à prendre un fusil et courrir [sic] se faire tuer.[...] votre livre est venu mettre le comble à l'enthousiasme général [...] et vous avez éclairé la France sur tout le sang qu'elle peut verser pour la sainte cause⁵⁵. » Cependant il est probable que nombreux furent ceux qui ne partagèrent pas cet avis, en premier lieu les cléricaux qui craignaient que cette intervention n'entraîne le démantèlement des États du Pape, mais aussi nombre d'opposants au régime impérial sans doute choqués par l'enthousiasme manifesté publiquement à propos de la politique de Napoléon III.

En voyage en Auvergne, elle suit les opérations militaires et se réjouit des victoires des alliés, plus difficiles que ne le montrent les comptes rendus officiels et dont les noms de lieux évoquent les victoires du grand Empereur : Montebello, Palestro, Magenta enfin qui libère la Lombardie. Le 8 juin, Milan reçoit triomphalement Napoléon III et Victor-Emmanuel II. Le 24 c'est une nouvelle victoire à Solferino très coûteuse en hommes - 40 000 morts dont 17 500 français. George Sand rentre de voyage le 29 juin et, sans tarder, écrit un nouvel opuscule intitulé *Garibaldi*⁵⁶ pour rendre hommage à cet homme du peuple, envoyé de Dieu, « initiateur de la foi nouvelle » qui ne cesse de se battre pour l'unité de son pays et se montre capable de mobiliser les paysans lombards dans cette « lutte de la civilisation

⁵³ *La Guerre, op. cit.*, pp. 310-311.

⁵⁴ *La Guerre, op. cit.*, pp. 318-319.

⁵⁵ Cité par Annarosa Poli, *L'Italie dans la vie de George Sand*, A. Colin 1961, p. 333.

⁵⁶ G. Sand, *Garibaldi*, A. Bourdillat, Librairie nouvelle, 23 juillet 1859. *Questions politiques... op.cit.*, pp. 321-339.

contre les idées oppressives de la barbarie ». Homme qui, sachant écarter provisoirement ses convictions républicaines, n'hésite pas à s'allier à une royauté qui cherche à unifier l'Italie ; ainsi résume-t-il à lui seul par son action et son mot d'ordre « Tout pour l'Italie » :

« De tels hommes ne représentent pas tant qu'une idée particulière qu'un sentiment général. Ils résument l'âme d'une nation, et si l'on voulait y bien regarder, on verrait dans celui-ci une sorte de personnification de l'Italie renaissante, avec son passé douloureux, ses drames poignants, sa patience muette, son génie d'action exubérant, et surtout cette haine du joug étranger qui fait taire en elle tout vain orgueil et toute dispute funeste quand l'heure est venue d'être ou de n'être pas⁵⁷ ».

Si George Sand justifie, par là même, son soutien à une guerre décidée par un régime auquel elle prétend être opposé, elle exhorte les Italiens de conjurer les querelles qui, naguère, divisèrent les républicains et firent de la Deuxième république une proie facile pour la réaction et Louis Bonaparte. Remarquons l'absence de toute mention relative à l'action de ce dernier devenu Napoléon III, tant dans le premier écrit que dans le second, absence due peut-être à la crainte de susciter des reproches de la part d'amis opposants au régime impérial.

Cependant, effrayé par les pertes humaines, craignant en outre une entrée dans le conflit de la Prusse, qui mobilise sur le Rhin, l'Empereur arrête ses troupes à l'entrée de la Vénétie et propose au vaincu un armistice vite accepté et signé le 11 juillet à Villafranca. Si le Piémont reçoit la Lombardie, l'Autriche se maintient en Vénétie, les princes recouvrent leurs possessions et le pape maintient l'intégrité de ses états Comme beaucoup George Sand est atterrée :

« Oui, elle est propre la paix ! J'avais le cœur tout chaud et tout vivant pendant mon voyage. En apprenant de ville en ville une victoire, je reprenais foi en l'avenir. [...] Comment donc garder son âme dans le travail, quand un pouvoir absolu et fantasque condamne au silence ou à l'hébétement toutes gens et toutes choses !⁵⁸ »

Pour protester contre cet armistice qui ne réglait rien, elle avait commencé un troisième opuscule intitulé *La Paix* qu'elle abandonna quelques jours plus tard en raison du manque de liberté de parole : « Si j'écrivais maintenant ce que je pense et ce que je sens, je me ferais envoyer à Cayenne⁵⁹ ».

⁵⁷ Questions politiques... op. cit., p.339.

⁵⁸ *Corr.*, t. XV, à F.Buloz, 4 août 1859 et *Agenda*, II, 23 juillet 1859.

⁵⁹ *Ibidem*.

Napoléon III, conscient de la déception entraînée par l'armistice, n'osa point revendiquer la cession à la France de Nice et de la Savoie pourtant prévue avant l'entrée en guerre. Elle sera différée jusqu'au traité de Turin le 24 mars 1860.

La deuxième guerre de libération n'avait rien résolu.

1860 : « *Evviva Garibaldi !* »

Le traité de paix, signé le 10 novembre 1859 à Zurich, prévoyait la tenue d'une conférence européenne chargée de régler le sort de l'Italie, ce qui ne l'enchantait guère. George Sand n'a jamais cru à la vertu de ces assemblées qui tranchent ensemble, à leur guise, au mieux de leurs intérêts, des « questions de vie et de mort » sur le dos de peuples que l'on va maintenir asservis. Cependant le traité ne sera pas appliqué. L'Italie centrale se soulève et demande son rattachement au Piémont, approuvé discrètement par Napoléon III qui se rallie même à un démembrement partiel des États du Pape, ce que George Sand ignore qui craint la reprise d'une guerre qui entraînerait, à coup sûr, une nouvelle intervention française pour protéger le pape.

Il n'en sera rien. Le 20 avril 1860, Garibaldi débarque à Marsala, en Sicile, à la tête de ses partisans, les Mille, et entreprend la libération de l'île. Sand, enthousiaste, s'exclame auprès de son fils ; *Evviva Garibaldi*⁶⁰, persuadé qu'il agit pour le compte de Cavour et de Victor-Emmanuel. Elle choisit ce moment pour rééditer le *Garibaldi* de 1859, alors que les Chemises rouges de Garibaldi sont sur le point de prendre Palerme, en y ajoutant un long commentaire⁶¹ qui, à la lumière des récents événements, vante l'union sacrée de ces trois hommes « exceptionnels » appelés par la Providence : Garibaldi et son roi sont « le bras et l'épée de l'Italie », Cavour en est le bouclier qui les préserve « des flèches de l'embuscade » tendue par « le silence de l'Europe et le faux sommeil de l'Autriche ». Quant au peuple il s'est rassemblé tout entier derrière eux pour réaliser « le miracle » de l'unité italienne. Espérons, conclut-elle en pensant à l'échec de la révolution de 1848 « que la révolution patriotique de l'Italie ne périra pas comme toutes les révolutions ont péri pour avoir trop vite usé leurs hommes, et que celle-ci comprendra le nouveau et grand exemple qu'elle est invitée par Dieu même à donner au peuple. »

Son souhait se réalisera. Le 9 septembre de cette même année Garibaldi entre à Naples ; le royaume des Deux-Siciles est aboli, sans être toutefois rattaché au royaume d'Italie. Quant aux États du pape ils se trouvent réduits à Rome et au Latium, le pape avait perdu les 4/5^e du territoire de Saint-Pierre !

Cependant Cavour et Napoléon III étaient bien conscients que Garibaldi visait la libération de Rome. Impensable pour un empereur prisonnier de son opinion publique qui presse Victor-Emmanuel II d'intervenir. Cavour envoya les troupes

⁶⁰ *Ibidem*, à Maurice Dudevant, 19 mai 1860.

⁶¹ G. Sand, *Garibaldi*, op. cit., pp.339-346.

italiennes avec l'objectif de lui barrer toute marche sur Rome mais aussi, du même coup, de prendre possession du royaume des Deux-Siciles. En chemin les zouaves pontificaux, commandés par le général français Lamoricière, furent écrasés à Castelfidardo le 18 septembre 1860 sans que les troupes françaises n'aient à intervenir. Bientôt Victor Emmanuel, Garibaldi à ses côtés, entre à Naples. Les plébiscites, vite organisés, donnent une écrasante majorité aux partisans de l'annexion. L'Ombrie et les Marches font de même. Les territoires du pape sont alors réduits à Rome et au Latium.

Napoléon III eut beau écrire au pape, le 31 décembre 1859, pour l'inviter à « faire le sacrifice de ses provinces révoltées et les confier au roi Victor-Emmanuel, le Saint-Père refusa catégoriquement d'accéder à cette requête pour le motif qu'il en était le « dépositaire » et non le propriétaire⁶²».

1861-1862

Le 23 mars le royaume d'Italie est proclamé. Victor-Emmanuel II, son roi, prend pour capitale Florence⁶³. *L'Italia è fatta* comme le murmura Cavour durant son agonie quelques semaines plus tard, et la France a retrouvé sur les Alpes les frontières naturelles de 1813. George Sand, alors à Tamaris, ne semble pas avoir réagi à cette nouvelle.

L'Italie faite ? Pas tout à fait puisque Rome, toujours propriété de l'Église ne pouvait être proclamée capitale de l'Italie et que la Vénétie restait autrichienne.

On s'en doute les cléricaux français supportaient difficilement la complicité de leur empereur dans cette annexion des 4/5^e des États du Pape. L'opinion publique se divisa et les joutes au Corps législatif se durcirent. Au Sénat, où quatre cardinaux français siégeaient de droit, le prince Napoléon, brillant et offensif orateur, attaquait le pouvoir temporel du pape qui empêchait la nouvelle Italie d'établir sa capitale à Rome. George Sand l'encourageait au lendemain d'un de ses discours de trois heures où il avait malmené l'assistance :

« Oui, vous seul êtes franc et courageux dans cette office d'hypocrisie. Ne vous laissez pas effrayer de tous ces cris, marchez toujours [...] et soyez sûr que la vraie France est avec vous. Elle vous tiendra compte de ces fureurs que vous soulevez, et votre place est déjà marquée dans l'histoire du progrès comme un rayon de vérité perçant les ténèbres. Nos cœurs vous suivent et le mien vous bénit. »⁶⁴

⁶² P. Milza, *Napoléon III*, Perrin, 2004, p. 361.

⁶³ Sand se trouve alors dans « l'imbécillité de sa convalescence » à Tamaris (*Corr.*, t. XVI, p.184), Manceau tient lui-même l'agenda et ne mentionne aucune réaction de Sand à ce fait.

⁶⁴ *Corr.*, t. XVI, au prince Napoléon, 25 février 1862.

Mais, en juin 1862, ce diable de Garibaldi rassemble à nouveau des volontaires dans l'intention de prendre Rome comme l'indique sa proclamation : « *O Roma o morte !* » L'Empereur réagit aussitôt en avertissant le Roi Victor Emmanuel du risque de riposte qu'il encourait s'il ne s'opposait pas à cette tentative. Le 29 août les troupes italiennes l'interceptèrent dans le massif de l'Aspromonte, au sud de la Calabre. Le combat fut bref, Garibaldi, blessé au pied et refusant de faire couler du sang Italien, se rendit.

1863-1864 « A bas les cléricaux »

George Sand semble, désormais, se satisfaire d'un *statu quo* en Italie espérant qu'une opportunité se présenterait pour achever l'unité de la péninsule, mais elle poursuit son combat contre les cléricaux français qui pesaient sur le gouvernement pour que la France conserve son soutien à Rome. Depuis Villafranca, en effet, l'attitude de l'Empereur semblait dictée plus par les événements que par une réflexion à long terme à propos de l'Italie et du poids des cléricaux. L'on s'en plaignait jusque dans son gouvernement. Il était temps, remarquait-elle au début de l'année 1862, que le pouvoir prenne enfin conscience que seule la fermeté entraîne le respect de l'autorité. Ainsi l'écrivait-elle au prince Napoléon, au lendemain d'une nouvelle intervention au Sénat qui avait, une fois de plus, déclenché un vacarme dans l'assemblée, à propos de l'élection prochaine du Corps législatif :

« L'empereur se fait admirer par sa prudence, mais peut-être croit-il nécessaire d'en avoir plus qu'il ne faut, et je vois avec une profonde inquiétude le développement effroyable de l'esprit clérical.[...] Ne serait-il pas temps de montrer qu'on peut braver le prêtre et ne pas perdre la partie ? [...] Je crois qu'il est temps encore, mais dans un an, il sera peut-être trop tard. La France a besoin de croire à la force de ceux qui la conduisent. On lui fait accepter les choses les plus inattendues par ce prestige. Quand on hésite, ou quand on s'arrête, elle crie aussitôt qu'on recule, elle le croit et on est perdu. [...] Cher prince, vous êtes dans le vrai, l'Empire est perdu si l'Italie est abandonnée, car la question de l'avenir est là tout entière. Vous l'avez dit avec cœur, avec talent et avec conviction. Puissiez-vous être entendu ! Vous avez le vrai courage moral qui soulève toujours des tempêtes, c'est une gloire dont je suis fière pour vous⁶⁵. »

Mais l'Empereur qui avait donné secrètement son accord au Piémont pour ne pas s'opposer aux mouvements insurrectionnels, décida toutefois de maintenir ses troupes à Rome. Ainsi pensait-il concilier l'indépendance de l'Italie et le respect du pouvoir temporel du Pape, même sur un territoire restreint.

Cependant George Sand décida de poursuivre son action en publiant, dans la *Revue des Deux Mondes*, *Mademoiselle La Quintinie*⁶⁶, roman très offensif vis-à-vis

⁶⁵ *Corr.*, XVI, au Prince Napoléon, 26 février 1862.

⁶⁶ Qui paraîtra en six livraisons du 1^{er} mars au 15 mai 1863. L'édition dont il sera question est celle présentée par Jean Courrier, *Mademoiselle La Quintinie*, Presse universitaires de Grenoble, 2004.

des cléricaux et du catholicisme romain, dans lequel elle dénonçait l'intolérance dogmatique de l'Église, l'utilisation du sacrement de la confession et de la direction de conscience qui pèsent sur la vie des femmes, son intervention dans la vie civile et, une fois de plus, le pouvoir temporel du pape. Soucieuse de participer plus directement encore au combat préparatoire aux élections du mois de mai 1863, elle fit précéder son roman d'une préface où elle expliquait et ses raisons et ses objectifs, préface que Buloz, craignant la censure impériale en raison de l'agressivité de son propos, renonça à publier. Il faudra attendre la parution du roman en volume pour quelle paraisse et encore seulement dans l'édition originale de Michel Lévy le 4 juillet suivant

D'emblée elle y critique la position d'une Église catholique romaine enfermée dans ses certitudes, hostile à toute discussion susceptible d'écorner son dogme. Mais voici, écrit-elle alors que les élections sont proches, qu'une menace nouvelle apparaît qui concerne cette fois l'orientation politique du pays, menace représentée par la puissance d'un « parti clérical, dont les menées rentrent dans l'ordre des agitations politiques, et qui dès lors peut, à un jour donné, faire éclater un vaste complot contre le principe de liberté sociale et individuelle⁶⁷. » Ses membres s'agglomèrent autour d'une « ombre noire qui se dit persécutée » – elle fait référence ici aux incessantes protestations de la hiérarchie ecclésiastique contre toute atteinte supposée à la liberté de l'Église, protestations relayées efficacement par les curés et desservants – et forment « une longue procession qui enlace la France dans ses plis nombreux, étouffant et bâillonnant les simples qui se trouvent sur son passage⁶⁸. » Sans aucun doute, poursuit-elle, nombre de ces cléricaux n'ont adopté qu'un catholicisme de façade, peut-être même certains d'entre eux sont-ils incroyants – allusion claire à Thiers l'athée qui défendait le pouvoir temporel – mais l'Église sait se montrer tolérante quand il s'agit de ses intérêts ; aussi sont-ils unis les uns aux autres par une même détermination « vivre et prospérer. D'ailleurs le Pape, en défendant avec acharnement son pouvoir temporel ne leur montre-t-il pas lui-même l'exemple ? La situation est arrivée à un point tel que si l'Église ne réagit pas au plus tôt pour infléchir « cette marche de fantômes dans les ténèbres » qui n'osent contredire le prêtre et renier le dogme de l'enfer nous serons forcés de regarder l'orthodoxie romaine comme une interprétation provisoirement soumise à la mode du siècle et à ses vues tout à fait matérielles⁶⁹. » En d'autres termes, comme elle le montre dans son roman, il convient désormais de choisir entre le prêtre et le philosophe.

La réaction du public se manifesta quelques mois plus tard lors de la première du *Marquis de Villemer* à l'Odéon⁷⁰. Sand craignant la cabale avait soigneusement

⁶⁷ *Mademoiselle La Quintinie*, op. cit., p. 23.

⁶⁸ Ibidem, p. 22. Ce n'était pas propos de romancière. Voici ce que disait devant le Sénat, le 25 février 1862, le porte-parole du gouvernement Billault : « Ces influences [cléricales] semblent pénétrer partout et créer autour de nous, autour du grand corps de l'Etat, je ne sais quel réseau d'action qui, loin de dénouer les difficultés, semble continuer à les serrer davantage. » Cité par J. Maurain, *La Politique ecclésiastique du Second empire de 1852 à 1869*, Thèse pour le Doctorat es Lettres, F. Alcan, 1930, p. 566.

⁶⁹ Ibidem, p. 23

⁷⁰ 29 février 1864.

expurgé sa pièce des attaques anticatholiques du roman, ce qui n'empêcha pas la jeunesse, étudiants et ouvriers mêlés, de manifester leur hostilité à la politique impériale dès le matin de la représentation, puis deux nuits durant, aux cris de « *Vive George Sand, Vive Mademoiselle La Quintinie, A bas les cléricaux* » ! La police dut intervenir à plusieurs reprises pour contenir ces désordres. Ainsi ce triomphe public de la romancière consacrait-il les prises de position courageuses d'une femme libre, républicaine, qui revendiquait sa liberté de pensée et dénonçait publiquement toute immixtion de l'Église dans la politique.

Les journalistes se partagèrent, les uns louant, les autres condamnant souvent avec malveillance comme ce Gabriel de Ruphy qui, dans *Le Figaro*, après avoir rappelé la bâtardise de l'ascendance de Sand, la décrivait, avec beaucoup de délicatesse, comme « une beauté essentiellement intellectuelle, dégageant péniblement son rayon à travers l'obstacle d'un masque terne et d'un corps commun⁷¹ ».

Quant au pouvoir pontifical, par la Congrégation de l'Index⁷² qui mit en évidence des « propositions hérétiques » et la « fausseté dans les sophismes et d'ordure dans luxure la plus effrénée » il condamna le roman qui alla rejoindre les treize autres déjà proscrits. En décembre 1863 c'est toute l'œuvre de Sand -« *Opera omnia huc usque in lucem edita* »- qui fut frappée⁷³. Certes d'autres écrivains subirent ses foudres, Hugo, Stendhal, Balzac, d'autres encore, mais cette « apologiste des vices », comme on le relève dans l'un des jugements, la « compagne de l'abbé Lamennais » dans un autre, fut l'écrivain français le plus condamné par la cour de Rome. Elle n'en eut cure et comme elle l'écrivait à l'un de ses amis : « C'est vous qui m'apprenez les détails de l'Index du Saint-Père. Si ce cher homme savait combien cela m'est égal...⁷⁴ »

1866-1870. Sadowa et ses conséquences

Cependant, Bismarck poursuivait obstinément son idée de réaliser par tous moyens l'unification de l'Allemagne autour de la Prusse, y compris par la guerre. Il n'avait pas bougé en 1859, mais conscient que cette unification demandait au préalable le démantèlement du puissant empire austro-hongrois, il avait forgé une armée qui s'avérait redoutable. En 1866, saisissant le prétexte d'un différend au sujet de la possession des duchés du Schleswig-Holstein, après s'être assuré de la neutralité de la France, il attaqua l'Autriche et écrasa son armée à Sadowa le 3 juillet 1866. La France qui avait signé un traité assurant sa neutralité avec l'Autriche en cas de conflit, reçut, comme il était prévu, la Vénétie et la céda à l'Italie.

⁷¹ Voir B. Hamon, « Vive George Sand, Vive Mademoiselle La Quintinie, A bas les cléricaux », in *Les Amis de George Sand*, n° 31, 2009.

⁷² L'*Index Librorum Prohibitorum*, constitué en 1559, avait pour objectif d'empêcher la lecture de livres immoraux ou contraires à la foi. Particulièrement actif au XIXe siècle, il fut aboli par le pape Paul VI le 14 juin 1966.

⁷³ Voir Ph. Boutry, George Sand et l'Index, in *George Sand Littérature et politique*, Collection Horizons littéraires, Editions Pleins feux, Nantes, 2007, pp.175-199.

⁷⁴ Voir Ph. Boutry, George Sand et l'Index in *George Sand Littérature et Politique*, sous la direction de Martine Reid et de Michèle Riot-Sarcey, Editions Pleins Feux, Nantes, 2007, pp.175-199.

Restait pendante la question romaine. L'engagement de Victor-Emmanuel de respecter le territoire pontifical avait permis à la France de quitter Rome à la fin de l'année 1866. Garibaldi remit tout en question en marchant sur Rome à la tête de huit mille volontaires. Napoléon III envoya aussitôt un corps expéditionnaire de 22 000 hommes qui écrasèrent les chemises rouges à Mentana, le 3 novembre 1867⁷⁵. Sand désapprouvait depuis 1862 les initiatives garibaldiennes craignant qu'elles ne renforcent la position du pape à Rome. Et, de fait, Napoléon III, attaqué par l'opinion publique et jusqu'au corps législatif, laissa le corps expéditionnaire, à Rome pour protéger le pape. Dans son agenda elle notait le 6 novembre : «Garibaldi prisonnier des Italiens, heureusement. Les Français à Rome. Vergogne. » Cependant, à la lumière de ces événements, elle avait compris qu'il ne suffisait pas d'unifier le sol, mais qu'il fallait construire une nation en tenant compte de l'histoire de ses constituants. Et que cette construction serait longue. Voici ce qu'elle répondait à un ami qui, de Venise, se plaignait du fonctionnement des services du nouvel état :

« Je savais bien que vous y auriez des déceptions terribles. L'étranger et le pape ne pèsent pas durant des siècles sur une nation pour qu'elle se réveille un beau matin jeune et forte. L'esclavage est un crime pour qui le subit, aussi bien que pour qui l'impose. Il faut bien en recevoir le châtement, c'est-à-dire en subir la conséquence⁷⁶. »

Il faudra attendre 1870 et l'écroulement du Second Empire, à la suite de la défaite de Sedan, et la proclamation de la Troisième République pour que l'armée italienne occupe Rome, proclamée sans tarder capitale du royaume. Nous n'avons retrouvé aucune réaction de Sand sur cet épisode. Il est vrai que les événements dramatiques qui se produisirent en France avec la proclamation de la République, la poursuite de la guerre, l'armistice, l'occupation prussienne et la Commune occultaient les événements extérieurs.

Le pape Pie IX quitta alors son palais du Quirinal pour s'enfermer au Vatican et il faudra attendre les accords de Latran entre Pie XI et Mussolini en 1929 pour qu'il renonce définitivement à son pouvoir temporel hors du Vatican. Enfin en juin 1946 la République italienne sera proclamée à la suite de l'abdication du roi Humbert III.

Bernard Hamon
8 octobre 2011

Bibliographie

É. ANCEAU, Napoléon III, Taillandier, 2008.
J.Y. FRÉTIGNÉ, Guiseppe Mazzini, Fayard, 2006.

⁷⁵ 15 morts et 200 blessés chez les Garibaldiens. Les Français avaient essayé à cette occasion un nouveau fusil à tir rapide (12 coups/min.).Le rapport du général de Chailly qui annonçait à son ministre : « Les chassepots ont fait merveille » dévoilé par la presse fit scandale en France et plus encore en Italie (Mentana a tué Magenta).

⁷⁶ *Corr.*, t. XX, à H. HARRISSE, 28 juillet 1867.

B. HAMON, *George Sand, face aux Églises*, L'Harmattan, 2005.
George Sand et le prince Napoléon, Histoire d'une amitié, Lancosme éditeur, 2008.
J. MAURAIN, *La Politique ecclésiastique du Second Empire*, Paris, F. Alcan, 1930.
P. MILZA, *Napoléon III*, Perrin, 2004.
AR. POLI, *L'Italie dans la vie et l'œuvre de George Sand*, Armand Colin, 1860.
G. SAND, *Agendas*, présentation A. Chevereau, J. Touzot, 5 t., 1990-1993.
Correspondance, édition de G. Lubin, Classiques Garnier, 25 t. 1963-1991
Lettres retrouvées, édition de Th. Bodin, Gallimard, 2004.
Mademoiselle La Quintinie, présentation J. Courrier, PU de Grenoble, 2004.
Questions politiques et sociales, présentation G. Lubin, Éd. D'aujourd'hui, 1977.